

Une *obamania* vite oubliée

Née de la volonté de freiner l'influence soviétique en Europe au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la relation transatlantique entre le Vieux et le Nouveau Continent n'a eu de cesse de mettre en exergue la similitude des valeurs et des intérêts à défendre. Mais avec la chute du Mur de Berlin et la fin du communisme, les rapports de force ont changé, notamment dans le domaine de la sécurité, moins au niveau des valeurs. Après huit années d'administration Bush, marquées par des divergences notables avec Washington face à une Europe largement dominée par le refus de Berlin et de Paris de participer à la guerre en Irak voulue



par les États-Unis, Barack Obama était attendu sur tous les grands sujets : la lutte contre le terrorisme, la définition de la gouvernance mondiale, les débats sur la refonte du système monétaire international, le commerce planétaire, les menaces pour l'environnement, l'évolution du climat, l'approvisionnement énergétique, etc.

Pendant de longues années, tout spécialement depuis la guerre du Vietnam, une forme d'anti-américanisme a déferlé sur l'Europe, avec pour conséquence que tout semblait bon pour critiquer l'Amérique. De la domination linguistique à l'invasion de l'*american way of life*, sans oublier les modes vestimentaires et musicales, nombreux sont les sujets de contestation. Constatation à relativiser, cet anti-américanisme primaire n'ayant eu que peu d'influence sur les blue-jeans ou les fast-foods, sur le succès de Michael Jackson ou les productions hollywoodiennes qui envahissent les écrans européens.

L'élection de Barack Obama a passionné les Européens, même les plus sceptiques. En Allemagne, le bourgmestre de Berlin, Klaus Wowereit, avait souhaité que le candidat Obama s'exprime

devant la Porte de Brandebourg, mais la chancelière Angela Merkel avait refusé poliment, estimant qu'un candidat allemand ne pourrait pas faire campagne sur le *National Mall* de Washington ou sur la Place Rouge à Moscou. Mais même dans ce refus, l'admiration restait perceptible envers ce « jeune noir, qui est une étoile montante et qui est impressionnant de charisme », comme le soulignera le premier ministre français, François Fillon. Les médias ont joué le jeu avec des titres dithyrambiques et des émissions spéciales sur cet « événement historique ». L'Allemagne n'avait jamais vécu un tel phénomène depuis le célèbre « *Ich bin ein Berliner* », clamé en 1963 par John F. Kennedy à Berlin.

Tant et si bien qu'il a bien fallu inventer un nouveau mot pour décrire le phénomène, un néologisme compris dans la plupart des langues du globe : *obamania*. Huit lettres pour jeter dans les oubliettes de l'Histoire l'antiaméricanisme viscéral de certaines franges de la population, tant en France qu'en Allemagne. Du moins pour un certain temps, car dans de nombreux domaines, les attentes ont vite été déçues. Angela Merkel n'a guère apprécié que le président américain, en visite à Dresde et à Buchenwald, ne fasse pas le détour par Berlin. De même l'absence de Barack Obama aux cérémonies du 20^e anniversaire de la chute du Mur a été critiquée. Et en France, où d'aucuns croyaient que l'hégémonisme américain était oublié, comme l'avait souhaité Jacques Chirac en son temps en favorisant un monde multipolaire, le réalisme a repris ses droits. L'époque où Nicolas Sarkozy présentait le chef de la Maison Blanche comme un « copain », avec lequel il allait changer le monde, est bien révolue. Plus question d'*obamania*. Mais l'Amérique reste fascinante.



les attentes ont vite été déçues. Angela Merkel n'a guère apprécié que le président américain, en visite à Dresde et à Buchenwald, ne fasse pas le détour par Berlin. De même l'absence de Barack Obama aux cérémonies du 20^e anniversaire de la chute du Mur a été critiquée. Et en France, où d'aucuns croyaient que l'hégémonisme américain était oublié, comme l'avait souhaité Jacques Chirac en son temps en favorisant un monde multipolaire, le réalisme a repris ses droits. L'époque où Nicolas Sarkozy présentait le chef de la Maison Blanche comme un « copain », avec lequel il allait changer le monde, est bien révolue. Plus question d'*obamania*. Mais l'Amérique reste fascinante.

François Talcy